Pourquoi j'ai écrit "L'Homme et le Poison".



La question des intoxications chroniques et de leur traitement a toujours attiré mon attention, depuis le temps lointain de mes études médicales et mes premières lectures des *Paradis Artificiels* de Baudelaire et des *Souvenirs d'un Mangeur d'Opium* de Quincey. En 1907, j'ai écrit un roman, *La Lutte*, consacré à l'emprise de la morphine sur un tuberculeux. C'était le temps où l'opium était employé, notamment en Italie, comme un sédatif puissant de l'activité des bacilles de Koch. Il est en effet aussi absurde de bannir l'opium de la thérapeutique, que d'user de lui à tout bout de champ, comme on le faisait il y a quarante ans. Sydenham, qui fut un des plus grands médecins connus, usait [illegible] de son vin d'opium composé [laudanum], dans maintes affections où il n'est plus jamais employé. La mode joue en médecine un grand rôle. Rien ne change plus vite que la science de l'organisme humain et de ses troubles.

Mais quand j'écrivis *La Lutte*, il y a de cela dix-sept ans, la cocaïnomanie n'avait pas pris la proportion d'un fléau public, comme aujourd'hui. Mais que la morphine est un poison envahissant, et portant d'abord sur l'intelligence et

2 la volonté, la cocaïne et un poison convulsivant, un peu à la façon de l'absinthe, et où les hallucinations de l'ouïe et du toucher, de l'absinthe surviennent vite, portent au délire meurtrier. La méthode pour la supprimer est la même que celle employée contre la morphinomanie ; mais les récidives y sont fréquentes. Enfin, la suppression de l'impulsion à l'alcoolisme n'existe pour ainsi dire que sur le papier. On n'a donc pas tout fait, pour un maniaque de l'intoxication chronique, quand on l'a délivré de son poison. Il reste à le délivrer de sa propension à la toxicomanie. 2

Or, un pas considérable a été fait, ces dernières années, dans le rattachement de la plupart des impulsions, dites "irrésistibles," et notamment de celles aux poisons (alcool, éther, morphine, cocaïne etc.), soit par ingestion, soit par piqûre, soit sous une autre forme quelconque, dans leur rattachement, dis-je, au syndrôme épileptique. De nombreux et consciencieux observateurs ont décrit, dans tous les domaines, une foule d'états et de crises de très courte durée, se rattachant à cette accumulation, puis à cette décharge brusque de tendances, ou d'impulsions, ou de mouvements supérieurs à la volonté ;

rejoignant l'instinct animal et le réflexe, et que l'on désigne comme les aspects bizarres d'une épilepsie latente et sournoise. Ce qui caractérise ces états, d'une façon générale, c'est la chute brusque du jugement, ce que le docteur Bérillon a qualifié, avec beaucoup de finesse et de sagacité, d'aphronie [il s'agit ici d'une aphronie aiguë et brusque] et qui entre pour beaucoup dans la perte partielle, ou totale, de la mémoire, dans ce que désigne un terme significatif : l'aura. Celle-ci n'étant autre qu'une impression de vertige, de l'exaltation foudroyante de la sensibilité, où tout contrôle par le jugement a disparu.

Mais en allant plus avant dans l'étude de ces phénomènes et symptômes impulsifs, para- ou métaépileptiques, on s'est aperçu, grâce à la réaction récente de Desmoulières, infiniment plus sensible et exacte que celle de Wassermann, de leur origine tréponémique, se répétant d'âge pendant deux et même trois générations. C'est d'ailleurs le renversement de tout ce qu'on enseignait, il y a quarante ans, notamment à la Salpêtrière, où l'hérédosyphilis était niée, et où Charcot soutenait l'indépendance, vis

4

de toute étiologie : tréponémique, des tabes [ataxie locomotrice] et de la paralysie générale.

A cette époque lointaine, bien que toute proche de nos souvenirs, la réaction de Wassermann des urines, fort inférieure, je le répète, à celle de Desmoulières, était inconnue et l'on pataugeait dans des théories, concernant le conscient et l'inconscient, qui ont donné naissance aux imaginations déréglées et aux théories mythiques (et absurdes) de Freud. Car Freud est un serin méconnu.

Une fois admise l'origine tréponémique, ou hérédo-tréponémique, de la plupart des impulsions et aphronies brusques, il n'y a plus qu'à soigner la racine, la cause de celle-ci par les remèdes appropriés : injections intraveineuses, bismuth, Salvarsan, combinaisons arsenicales, iodées etc.... dont s'est enrichie la thérapeutique. En d'autres termes, la médecine n'est plus désarmée contre des troubles profonds et graves, (qualifiés naguère de "neurasthéniques" ; ce qui ne signifiait rien du tout), contre des penchants aussi redoutables que ceux à la dipsomanie, à la morphine, à la coco, à l'alcool, etc.. Une déchirure s'est faite dans les ténèbres, et la thérapeutique peut et doit intervenir

5 — 5

lui, où il y a une dizaine d'années, elle s'avérait [s'avérait] encore impuissante.

J'ai donc écrit ce petit livre, [psychomédical,] *L'Homme et le Poison* (x), afin de bien convaincre des malades, qui trop souvent désespèrent et s'abandonnent, de la possibilité de leur guérison totale. Non seulement ils peuvent être sevrés [peu à peu] des poisons qui les torturaient et les minaient — en se substituant au courant sanguin — à une mort certaine et ~~affreuse~~ affreuse. Mais encore — et voici la nouveauté de ce petit travail — ils peuvent être débarrassés, par un traitement approprié, de leur impulsion à l'intoxication, et de tout penchant à la récidive. C'est cela le plus important.

J'ajoute qu'il y a des tempéraments anémiques [anémiques], ou aux échanges ralentis, auxquels manque une certaine tenue [tonus] vitale et qui cherchent à se compléter par un stimulant, ou une drogue quelconque. A ceux-là il faut conseiller l'usage, modéré bien entendu, des vins francs du vignoble français. Le meilleur remède à l'alcoolisme, c'est la consommation d'un vin loyal. ~~[illegible]~~ Mais ceci est un autre point de vue, que je compte traiter [traiter] à fond prochainement. La prohibition du vin est, à mon avis,

(x) Nouvelle Librairie Nationale, un vol : 5 f.